

# B.C.P. et petites écoles

autour de la réunion du 18 novembre 1977 à Clamart

par Jean-Noël Soumy

Les B.C.P. et les écoles à une ou deux classes rencontrent en général dans leurs relations un certain nombre de problèmes : faut-il prêter à chaque classe séparément ou aux écoles, quel nombre de livres faut-il déposer, quelle est la fréquence souhaitable de passage, le renouvellement doit-il être total ou partiel, etc.

Pour échanger des vues autour de leur pratique quotidienne, s'étaient réunis, à l'initiative de la Joie par les Livres, des représentants des B.C.P. (Drôme, Yvelines, Loire-Atlantique, Seine-et-Marne, Pas-de-Calais, Yonne), des instituteurs (Seine-et-Marne, Loire-Atlantique, Eure), auxquels s'était joint Jean Foucambert, pour éclairer le débat, étant donné l'importance qu'il accorde au milieu d'apprentissage par rapport aux interventions d'enseignement en ce qui concerne la lecture.

Au cours de ses interventions, Jean Foucambert a suggéré que l'on dépensait peut-être beaucoup d'énergie à améliorer des relations alors qu'il s'agissait d'améliorer surtout des fonctionnements.

Le terrain de rencontre bibliothécaires-enseignants étant la lecture, certains pourraient penser que ce n'est que lorsque l'enfant saura lire qu'il sera capable de choix. Foucambert s'insurge contre cette opinion. L'enseignement ne peut se faire que dans un milieu riche pour l'apprentissage et il faut *enseigner en même temps qu'un entraînement technique des stratégies de choix*; l'un ne va pas sans l'autre, et, si l'entraînement technique peut ne prendre que cinq minutes par jour, il doit permettre à l'enfant de franchir le seuil en deçà duquel l'oral est plus efficace que l'écrit (on peut entendre 9 000 mots à l'heure, alors que la lecture peut permettre d'en enregistrer 20 000). Pourquoi privilégier le livre s'il n'apporte pas plus et autre chose que l'oral, ou sous une forme mieux appropriée (possibilité de retourner en arrière, de parcourir, de sauter) ?

Il convient donc de permettre à l'enfant de choisir entre les différents médias celui qui lui convient à un moment donné, et à l'intérieur des médias ce qui va l'intéresser.

Les B.C.P., créées progressivement à partir de 1945, desservent là où elles existent les communes de moins de 20 000 habitants et en particulier les écoles qui leur servent de relais. Ces B.C.P. sont actuellement soixante-douze, chacune desservant l'ensemble d'un département, quels que soient sa taille et son degré d'urbanisation.

Elles atteignent principalement les lecteurs par les bibliobus qui peuvent passer à des fréquences

variables, allant d'une fois toutes les deux semaines, au même endroit (il s'agit alors de prêt direct), à seulement une fois par an (il s'agit de renouvellement de gros dépôts). Dans les écoles, la remise de livres se fait selon des modalités diverses dont chacune pose des problèmes différents.

**1. Le dépôt simple**, la forme la plus ancienne : on donne une caisse de livres (généralement trente) par classe desservie. Cette caisse est préparée à la bibliothèque et ne peut donc guère tenir compte des intérêts des enfants à une période donnée. Cette caisse est échangée en totalité (environ trois fois par an) pour que son contenu soit trié, réparé et reparté à nouveau. Cette forme de prêt, en régression, est encore utilisée dans de petites écoles et aussi dans de très gros établissements.

On peut se demander pourquoi, à un moment donné du trimestre imposé par les impératifs de l'organisation de la B.C.P., on ôte tous les livres pour les remplacer par d'autres : cela ne permet qu'un contact superficiel entre l'enfant et le livre. D'autre part, même si ces livres peuvent être la base d'un coin-lecture, leur faible nombre offre peu de possibilités de choix (surtout dans le cas de classe unique où plusieurs niveaux scolaires sont mélangés). Dans certains départements c'est le seul type de desserte offert pour deux ou trois cents écoles, au rythme de douze ou treize écoles par jour. Et puis surtout, le choix est tellement restreint (trente livres dans une classe) que si les élèves s'intéressent aux papillons, ils sont sûrs de trouver un documentaire sur le Moyen Age, et au passage suivant, en cherchant quelques renseignements sur Louis XIV, ils trouveront généralement un bon ouvrage sur les dromadaires.

**2. Le dépôt semi-direct** (appelé dans le jargon « dépôt-rayons ») offre, lui, la possibilité de garder une partie du fonds dans la classe, car le choix, lors de la création du dépôt et du renouvellement, se fait sur les rayons du bibliobus qui offre en général 1 500 à 2 000 livres. Mais ce choix ne peut se faire que parmi les livres qui sont sur les rayons. Lorsque l'école est desservie en début de tournée, on peut trouver des livres neufs et attrayants, mais si l'école est en fin de trajet, on n'y trouve plus que les retours des autres écoles... C'est pourquoi on essaie généralement de modifier l'ordre de passage à l'intérieur d'une tournée.

Ce choix peut être fait par l'instituteur seul ; on

risque alors de voir privilégier des critères pédagogiques, une abondance de livres « utilitaires ». L'instituteur choisit aussi selon l'image qu'il a de sa classe. Il n'est pas rare qu'il revienne en disant à un élève : « Toi, tu vas prendre ça », et « Toi, tu ne peux lire que de la Bibliothèque Verte ». Les enfants ne voient pas les livres, ne conçoivent pas ce qu'est un fonds de bibliobus, et risquent de passer à côté de livres qui les auraient accrochés. Ce livre, rapporté par l'instituteur, est attaché au milieu scolaire, et même s'il n'y a presque plus d'enseignants utilisant ces livres comme récompense (et même punition), certains demandent encore des comptes rendus de lecture, des résumés, faisant naître l'idée que le livre fait partie uniquement du système scolaire, sans permettre de découvrir le plaisir de lire.

Trop souvent d'ailleurs le rôle de l'école se limite à apprendre la technique de la lecture sans faire du plaisir de lire un but en soi. De ce plaisir participe le choix lui-même, où l'enfant utilise des critères qui lui sont propres : couleurs, dessins, forme, etc.

Le choix peut aussi être fait par quelques enfants de la classe, pour toute la classe. Même si ces élèves changent à chaque fois, et s'ils ont discuté auparavant avec leurs camarades des thèmes qui sont recherchés ou s'il y a un choix sur catalogue, on crée une déception pour ceux qui ne choisissent pas.

Ce choix, souvent, se fait en temps limité. Les quelques élèves (privilegiés) qui auront un contact avec le fonds du bibliobus risquent aussi d'être déçus par la rapidité imposée, par l'absence bien souvent de livres qu'ils auraient voulu : quelques minutes de contact en une année ne peuvent suffire à leur permettre de mettre au point une stratégie de choix, et ils se contentent souvent de prendre quelques ouvrages qui leur paraissent intéressants. Si l'instituteur est présent, ils feront souvent un choix qui n'est pas réellement libre, cherchant à valoriser leur choix dans une optique scolaire.

3. Certaines B.C.P. pratiquent à titre expérimental le prêt direct aux enfants des écoles. Chaque enfant peut donc, dans le bibliobus, prendre lui-même le livre qui lui plaît. Cette solution, beaucoup plus lourde pour la bibliothèque, semble bien mieux convenir.

Mais malheureusement, afin de desservir le maximum d'écoles, le temps imparti à chaque élève est souvent très limité, et l'on obtient une course contre la montre absurde où, à l'extrême, l'enfant passe devant les rayons sans avoir le temps de s'arrêter et saisit au hasard un livre parmi ceux qui lui sont proposés. Il faudrait aussi que, dans une classe, tous les livres soient ensuite mis en commun. Bien souvent, chaque enfant a sa fiche individuelle de lecteur dans le bibliobus et doit donc fidèlement restituer au passage suivant le livre qu'il a pris. Le livre ne peut pas circuler, et le bouche-à-oreille, normalement efficace, ne fonctionnera pas.

Pour être intéressant, le prêt direct scolaire doit aussi laisser un temps assez long pour permettre de manipuler les livres, les feuilleter, les rejeter (pour les albums et aussi pour les documentaires : l'enfant qui a une question précise doit avoir le temps de vérifier si la réponse se trouve dans tel documentaire ou s'il doit en interroger un autre).

Deux autres problèmes se posent aussi dans l'ensemble des relations bibliothèques-écoles : celui de signaler pour chaque livre le niveau d'âge suggéré, pour aider l'enfant à s'orienter, et celui de proposer une variété suffisante pour qu'il y ait matière à choix. Un élément de choix pourrait être en effet le niveau d'âge, généralement indiqué au moyen d'une pastille de couleur sur le dos du livre ou d'un code quelconque.

Ce système est très utilisé mais comment définir des « niveaux » pour un certain nombre de livres, voire pour tous ? *Ce jour-là* de Mitsumasa Anno (École des Loisirs) par exemple, s'adresse à une très large tranche d'âge et beaucoup d'adultes y trouveront un plaisir certain. Il serait absurde, parce qu'il n'a pas de texte, de le cantonner dans les albums pour enfants ne sachant pas lire. Sans prendre d'exemples aussi extrêmes, combien de documentaires bien faits, pour adultes, sont d'une grande utilité pour les enfants et combien d'adultes ont appris quelque chose dans un documentaire pour enfants ? Quant aux romans, à partir de quel âge est-il possible de lire *Bilbo le hobbit*, *Les Garennes de Watership Down* ou *Sa Majesté-des-Mouches* ?\* Créer une barrière relèverait de l'inconscience.

De plus, on risque de défavoriser les « mal-lisants » qui n'oseront pas prendre ce qui leur conviendrait, mais paraîtrait « bébé » aux autres, de peur de moqueries. Et puis chacun est évidemment libre de prendre un livre « inférieur » ou « supérieur » à son niveau d'âge supposé, car le niveau de lecture dépend beaucoup plus de l'intérêt que de l'âge chronologique. Enfin on risque d'inviter à la facilité un certain nombre d'instituteurs pressés qui prendront trente livres « bleus » ou « rouges », sans se soucier ni des intérêts ni des capacités réelles de leurs classes : combien de classes constituent un ensemble cohérent où chacun lit avec le même rythme et la même passion et facilité ?

Un autre problème est celui du choix de livres à proposer : est-il utile de posséder dix documentaires différents sur le même sujet lorsque point de vue et niveau ne sont pas complémentaires ? Une sélection plus sévère pourrait ramener le fonds de livres pour enfants à un millier de titres différents, couvrant largement les besoins des lecteurs ; combien lisent plus d'un livre par semaine, ce qui ne fait jamais qu'environ 450 livres entre six et douze ans ? On arrive ainsi à confondre la notion de choix avec celle de pêche à la ligne dans un trop vaste ensemble d'ouvrages identiques.

\* Tolkien : *Bilbo le Hobbit*, Stock ou Hachette, Bibliothèque verte ; Adams : *Les garennes de Watership down*, Flammarion ; Golding : *Sa Majesté-des-Mouches*, Gallimard, 1 000 soleils.

D'autre part, si le choix offert sur les rayons du bibliobus comprend une certaine proportion de titres qui ne sont là que pour faire nombre, la même proportion se retrouvera statistiquement dans le choix de livres fait par l'enseignant !

De l'ensemble de la discussion il ressort aussi qu'un prêt par école et non par classe, dans le cadre d'une bibliothèque d'établissement, simplifierait aussi bien le travail des instituteurs (qui auraient ainsi plus ample matière à choix entre deux échanges) que celui des bibliothécaires (qui n'auraient pas à se livrer à une comptabilité d'apothicaires).

Mais la B.C.P. n'a pas qu'un rôle de distribution. Elle a aussi à se livrer à une *information des instituteurs sur la littérature enfantine, ce qui fait partie du travail des bibliothécaires*. Cela se fait déjà parfois dans le cadre des recyclages et des Écoles Normales. On peut ainsi donner des instruments bibliographiques, des notions de classement, présenter les livres importants, des nouveautés.

Il faut aussi faire ressentir aux enseignants que la littérature enfantine existe et voir avec eux comment la promouvoir, pas seulement à travers la distribution de livres. Cela leur permettra d'agrandir leur propre bibliothèque, de la faire vivre judicieusement. Des stages de formation de ce type existent déjà dans certaines B.C.P. (Loiret, Tarn-et-Garonne, etc.). On peut aussi associer les enseignants au choix de livres proposés.

Dans ce cadre aussi, il faut offrir des possibilités d'animation traditionnelles comme des expositions, des visites d'intervenants, mais aussi chercher des travaux sur les livres : pourquoi ne pas proposer à ceux qui ne le connaissent pas une étude scolaire (avec tout l'apparat somptueux de la grammaire, de l'analyse logique, de la dissertation) du « Club des Cinq », par exemple ; ce qui serait bien propre à déguster les jeunes générations de la chose !

Cet ensemble d'animations exogènes doit se faire dans un esprit pas trop scolaire, sans

pédagogisation excessive. Pourquoi le livre devrait-il avoir pour but d'amener à la découverte d'autre chose que de son propre monde ? Ainsi il faut s'interroger sur le prêt, largement pratiqué, des *séries de trente livres* pour la lecture dirigée : pourquoi trente élèves s'intéresseraient-ils en même temps au même livre ? D'ailleurs peu de titres résistent bien à cette moulinette scolaire. On risque surtout de privilégier le lien lecture-école ou lecture-information obligatoire. On assiste déjà à une sérieuse inflation des titres de romans-documentaires. Le lien bien connu entre édition scolaire et édition pour enfants l'explique facilement.

L'enfant en arrive ainsi à une lassitude vis-à-vis du livre, qui n'est plus vu comme un instrument de plaisir et d'évasion, mais comme un manuel. On risque aussi de renforcer ce sentiment chez les enfants mauvais élèves mais pas nécessairement mauvais lecteurs, dont les intérêts n'entrent pas « dans le programme » et qui peuvent reprendre pied quand le programme les intéressera ou quand ils pourront choisir.

Le *travail d'information* que les bibliothécaires tentent selon leur disponibilité et leur compétence semble répondre à une *demande de la part des enseignants* ; sinon ils risquent d'être passifs ou d'intervenir en neutralisant le travail du bibliothécaire, parce qu'ils ne travaillent que ce qu'ils connaissent. Les enseignants qui ont cette possibilité d'information sont en général enthousiastes pour favoriser le goût de la lecture chez les enfants.

Tout en montrant le rôle irremplaçable des B.C.P. pour les petites écoles qui n'ont pas la possibilité d'avoir en propre assez de livres pour une variété suffisante, cette confrontation des points de vue enseignants-bibliothécaires, des exigences et des possibilités, s'est révélée très utile. On a pu voir aussi que le nombre de solutions n'était pas infini et que certaines possibilités abandonnées par les uns sont découvertes au même moment par d'autres (pastillage, séries de trente livres, etc.).



Ces dessins de Maurice Sendak, ainsi que ceux de la page 20 et les images des pages 18-19 sont reproduits d'après le livre de Jannie Daane : *Avonturen met kinderen en boeken*, publié en Hollande en 1977.